

---

Luigi Pintor, *Servabo. Mémoires de la fin du siècle*,  
traduction de Franchita Gonzalez-Batlle révisée par  
Lucie Marignac

Viviana Agostini-Ouafi

---

**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/transalpina/3904>

ISSN : 2534-5184

**Éditeur**

Presses universitaires de Caen

**Édition imprimée**

Date de publication : 17 novembre 2022

Pagination : 177-179

ISBN : 978-2-38185-185-3

ISSN : 1278-334X

**Référence électronique**

Viviana Agostini-Ouafi, « Luigi Pintor, *Servabo. Mémoires de la fin du siècle*, traduction de Franchita Gonzalez-Batlle révisée par Lucie Marignac », *Transalpina* [En ligne], 25 | 2022, mis en ligne le 21 octobre 2022, consulté le 17 janvier 2024. URL : <http://journals.openedition.org/transalpina/3904> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transalpina.3904>

---



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

de l'écrivain, ou bien reprennent les thèmes essentiels de son œuvre. Ils sont illustrés par ses photos, apparaissant ici sur une page ou sur deux, souvent en regard d'extraits de ses mémoires de guerre et de ses écrits plus intimes, notamment ses recueils de textes brefs sur les animaux, les végétaux, les hommes et les paysages de l'Altipiano qui l'ont nourri, apaisé et réconcilié avec la vie. Dans une relation profondément harmonieuse avec l'écrivain italien, L. Seron fait résonner les messages constants de Rigoni Stern : celui de l'humanisme et de la fraternité, et celui d'une entente possible entre l'homme et la nature, dans une communion avec le grand tout.

Mariella COLIN

**Luigi Pintor, *Servabo. Mémoires de la fin du siècle*, traduction de Franchita Gonzalez-Battle révisée par Lucie Marignac, iconographie réunie par Angela Guidi et Lucie Marignac, postface de Carlo Ossola, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2022, 119 p.**

La collection « Versions françaises » des Éditions Rue d'Ulm vient de proposer une nouvelle édition de l'autobiographie de Luigi Pintor (1925-2003), parue à Turin chez Boringhieri en 1991. L'apparat iconographique est inédit – il constitue à sa façon une lecture intersémiotique du texte car chaque image en ouverture de chapitre en illustre ou condense poétiquement le contenu et le ton –, la traduction de 1992 a été révisée et le texte est accompagné d'une postface de Carlo Ossola.

L'auteur y retrace des étapes de sa vie en partant de la Seconde Guerre mondiale, puis sa jeunesse en Sardaigne, l'occupation de Rome et la Résistance, son mariage, son engagement dans la rédaction et ensuite dans la co-direction du quotidien du Parti communiste italien *L'Unità* et, après son exclusion du parti, la fondation en 1971 du quotidien communiste indépendant *Il Manifesto*. Les dernières pages concernent la maladie et la mort de sa femme, puis des réflexions amères sur ses mémoires, dont une assez tranchante : « Dans la réalité il n'est presque rien resté debout de ce qui me tenait à cœur » (p. 95). Le ton du récit est celui d'une anamnèse, d'une auto-analyse, l'accent est mis sur le ressenti de l'auteur au sujet des faits marquants de sa vie. Mais il n'a pas la prétention d'apporter des explications claires et précises : les faits, les noms, les dates demeurent souvent délibérément dans l'ombre.

Une citation de Voltaire placée en exergue donne au lecteur une indication sur l'attitude à assumer en lisant cette autobiographie : « Les livres les plus utiles sont ceux dont les lecteurs font eux-mêmes la moitié. Ils étendent les pensées dont on leur présente le germe ; ils corrigent ce qui leur

semble défectueux, et fortifient par leurs réflexions ce qui leur paraît faible» (p. 7). En effet, on ne trouvera pas une chronologie suivie et des relations cause-effet dûment explicitées, mais plutôt des expériences ponctuelles ou des synthèses thématiques. Le lecteur doit souvent se contenter d'un aveu partiel, d'une allusion ou d'un non-dit pudique, revendiqué comme un droit au silence. Le « Prologue » concerne la relation avec son frère aîné Giaime Pintor, intellectuel entré dans la Résistance et mort lors d'une mission le 1<sup>er</sup> décembre 1943 au Molise. Le narrateur reviendra à plusieurs reprises sur la figure exemplaire de ce frère chéri et perdu. S'il y a un traumatisme dans sa vie, c'est bien la mort de Giaime : après la guerre, il ira chercher son cadavre pour lui donner sur place, comme Antigone, une sépulture honorable. Tout son récit est empreint du sentiment de culpabilité dont parle Bruno Bettelheim au sujet des rescapés des camps. Le narrateur lui-même estime en effet avoir été marqué, plus que d'autres survivants, par la traversée de la guerre.

Luigi Pintor attribue du reste à la devise énigmatique d'un noble aïeul sarde, *servabo*, sa psychologie « restée prisonnière de la guerre et d'autres événements malheureux » (p. 15). De cette devise, qui donne le titre à ses mémoires, il propose une double interprétation, étymologique et personnelle : « je conserverai, je garderai, je resterai fidèle, ou bien je servirai, je serai utile » (p. 15). On retrouvera ce besoin d'être utile à autrui et l'aveu d'un sentiment de culpabilité après la libération de Rome où, pendant l'occupation, il s'est lancé dans quelques actes de résistance, a été capturé par les milices fascistes et a failli se faire fusiller. Il évoque dans ce contexte un village du Sud qui pourrait être celui du Molise où son frère est enseveli, ou bien celui de son enfance sarde : « Ainsi à vingt ans je réfléchissais sans savoir que faire. Je pensais trop souvent à ce village du Sud et quand il m'arrivait de rencontrer mon vieux camarade de cellule qui avait repris son métier de maçon, j'éprouvais un vague sentiment de culpabilité. Je sentais que la mobilisation proclamée quand tout était à feu et à sang ne pouvait pas finir dans la banalité et je cherchais une tâche à m'assigner. Et c'est ainsi que je me suis convaincu de prendre parti [...] pour les moins favorisés en me tenant à leurs côtés et en défendant leurs droits » (p. 56).

Une autre clé de lecture de cette autobiographie est l'anamnèse existentielle sur le modèle proustien où la sensation corporelle éveille l'intermittence du cœur, c'est-à-dire le vrai souvenir du passé, enfoui dans la mémoire physiologique des sensations autrefois vécues. Lorsque le PCI le marginalise en 1966 en l'envoyant en Sardaigne s'occuper de *L'Unità*, le narrateur sait qu'il revient sur la terre de son enfance non « pas par nostalgie mais pour [s]e plier à un ordre, à une discipline et à une punition » (p. 78). C'est le modèle de Proust qui deviendra à ce moment-là l'échappatoire lui

permettando di mantenere tutta la libertà interiore di fronte alla psichorigidità ideologica del Partito: « En descendant sur les quais et en regardant le vieux quartier je me demandais, désorienté, si mon exil imprévu pouvait avoir quelque utilité pour quelqu'un ou pour quelque chose sur cette terre si ancienne pour moi. J'en doutais, mais en tout cas j'allais faire du bon travail, avec application et conviction, tant qu'on me le demanderait. Et si je devais céder à quelque faiblesse en allant à la recherche du temps perdu, je le ferais en cachette » (p. 79). Or *Il Manifesto* degli anni 1970, di cui è co-fondatore e direttore, è anche il frutto di questo proustismo umanista infine uscito alla luce del giorno.

In quest'anno 2022 segnato dalla centennale della morte di Proust e dall'invasione dell'Ucraina dalla Russia, siamo lieti di poter contare Luigi Pintor tra i proustiani comunisti d'Italia, i più umilmente liberi e indisciplinati.

Viviana AGOSTINI-OUAFI

### ***Donne in equilibrio – 1955/1965*, Stefania Ricci e Elvira Valleri (a cura di), Milano, Electa, 2022, 485 p.**

Il termine « equilibrio » viene dal latino *aequilibrium*, composto da *aequus*, « uguale », e da un derivato di *libra*, « bilancia ». « Lo stato della bilancia in cui le due parti portano uguale peso », scrive il direttore artistico Davide Rampello nel suo contributo a *Donne in equilibrio – 1955/1965*. È con questo titolo che il 20 maggio 2022 viene inaugurata presso il museo Salvatore Ferragamo di Firenze la mostra su uno spaccato di storia italiana tutta femminile. Un decennio tumultuoso e complicato per la nostra società – così lo descrivono le curatrici del catalogo e della mostra Stefania Ricci e Elvira Valleri – tuttavia necessario per il consolidamento della democrazia e del benessere. Chi sono, dunque, le donne in equilibrio raccontate in questo progetto artistico ed editoriale?

Ad aprire la raccolta è un profilo dettagliato di Wanda Miletti, la persona che a partire dal 1960 prese le redini della casa di moda *Salvatore Ferragamo*, fondata dallo stilista omonimo nonché suo marito. La giovane imprenditrice dedicò al proprio lavoro la stessa cura che aveva riservato fino ad allora alla sua famiglia. Wanda Miletti Ferragamo riuscì a unire il ruolo più tradizionale di moglie e madre all'impegno nel lavoro e nella società, mantenendo fino alla sua morte – avvenuta nel 2018 – un perfetto equilibrio. Eppure, non fu la sola in quegli anni.

La fiorente società dei consumi e la crescita della burocrazia, entrambe di derivazione americana, aprirono il mondo del lavoro alle donne. Oltre